

mais elle s'est attachée, dans un esprit de mesquine jalousie, à fausser la vérité pour tout ce qui touche aux relations de Nietzsche avec les autres femmes. En particulier, ses intrigues dans « l'épisode Lou Salomé » nous sont présentées comme un chef-d'œuvre de perfidie féminine. Pareillement, nous trouvons pour la première fois formulé nettement devant la critique allemande le fameux « problème d'Ariane » dont l'importance dans la vie de Nietzsche avait déjà été signalée par M. Bernoulli. On sait avec quelle subtile pénétration M. Andler a dégagé les dessous plus ou moins machiavéliques de cet imbroglio mythologique dont l'héroïne, tout imaginaire, était Mme Cosima Wagner. Le biographe français a découvert là « un des grands romans d'amour platonique du XIX^e siècle, roman silencieux et douloureux, resté inconnu jusqu'à nos jours » (cf. *La jeunesse de Nietzsche*, p. 128 et suiv.). Sans être aussi affirmatif, M. Podach voit dans Ariane surtout une figure symbolique — l'image idéale de la Femme que Nietzsche appelait de ses vœux, la compagne idéale du nouveau Dionysos — à laquelle la personnalité de Cosima a fourni certainement les traits essentiels, dont elle est restée pour Nietzsche, jusqu'aux portes de la folie, l'incarnation humaine la plus accomplie, mais avec qui il ne faudrait pourtant pas complètement l'identifier. Ces problèmes qui paraissent nouveaux en Allemagne, sont connus en France depuis des années, grâce à M. Andler, et il est réjouissant de constater que la critique d'outre-Rhin commence enfin à rendre justice à l'œuvre si puissamment novatrice du grand interprète de Nietzsche en France.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES PORTUGAISES

Le Centenaire de la naissance de João de Deus. — A. Lopes-Vieira : *O Livro de Amor de J. de Deus*; Libanio da Silva, Lisbonne. — Agostinho de Campos : *Camoens Lirico, IV, Sonetos escolhidos*; Aillaud e Bertrand, Paris-Lisbonne. — Hernani Cidade : *Conferencias (Camoens, Garrett, Gomes de Amorim)*; Cia portuguesa Editora, Porto. — Salema Vaz : *Terra de ninguém*; Livraria central, Lisbonne. — Salema Vaz : *Suavidade*; Livraria central, Lisbonne. — Souza Machado : *Dolor*; Cia portuguesa Editora, Porto. — Manuel da Silva-Gayo : *Don Juan*, trad. Raymond Bernard; Les Belles-Lettres, Paris. — Mémento.

S'il est vrai qu'une civilisation se définit essentiellement

par une certaine conception de l'amour qui lui appartienne en propre, le rôle de la Poésie n'est pas près d'être épuisé; car il n'est pas douteux qu'elle se nourrisse de pure substance émotive en ses élans spontanés. Ainsi les poètes seraient devenus par nature les gardiens du feu sacré, et le barde qui célèbre les héros de sa race n'aurait pas mission plus haute que le simple chanteur lyrique ou pastoral. Dès que nous voulons étudier les réactions de sensibilité particulières à chaque peuple, nous devons par conséquent interroger les poètes, non point les purs arrangeurs de syllabes, mais d'abord ceux qui manifestent un tempérament, et dont l'originalité foncière a su s'évader hors des modes de leur temps. Comment se rendre compte de certaines oppositions irréductibles entre le Portugal et la Castille, par exemple, si l'on ne confronte l'expressivité d'un Camoens à celle d'un Quevedo, d'un Garrett à celle d'un Zorilla? A plus forte raison, un poète aussi fortement *racé* que João de Deus doit-il susciter l'émulation de la Critique. Et l'occasion du Centenaire de sa naissance, qui vient d'être célébré à Lisbonne en mars dernier avec une piété toute portugaise, a déjà permis d'ouvrir de passionnantes perspectives.

Né le 8 mars 1830 à S. Bartolomeu de Messines, en Algarve, d'une famille de commerçants sans fortune, mais de mœurs austères et de conscience rigide, João de Deus Ramos, tour à tour étudiant en droit à Coïmbre durant dix ans, puis journaliste et député, dessinateur, improvisateur et traducteur, poète lyrique et pédagogue de génie, en qui s'est incarné, hors de toutes suggestions d'école, l'essentiel de l'âme portugaise, connut de son vivant les pires angoisses de la pauvreté et toutes les ivresses de la véritable gloire, celle qui ne doit rien à l'intrigue ni à la faveur. Salué comme un maître par l'élite de son pays, ayant par son exemple contribué à faire surgir le mouvement de rénovation intellectuelle, qui devait aboutir à la formation de l'*Ecole de Coïmbre*, proclamée aux quatre vents de Lusitanie par Theophilo Braga et Anthero de Quental, João de Deus suscita autour de lui des vocations : Cesario Verde, Antonio Nobre, Augusto Gil, et reçut, quelques mois avant sa mort, les hommages enthousiastes de toute une jeunesse ardente. Cette apothéose, qui

inclina le Portugal tout entier devant son poète, illumina la journée du 8 mars 1895. Le 11 janvier 1896, João de Deus était inhumé au Panthéon de Belem et faisait son entrée dans l'immortalité.

Satirique à ses heures, le poète du *Campo de Flores*, champ d'étoiles, disait Guerra Junqueiro, a mis tout son génie dans l'expression de ce sentiment, spécifiquement portugais, que Lopes-Vieira nomme l'*Amour-adoration*, et qui n'a cessé d'animer les chansons traditionnelles du peuple. Le Troubadourisme provençal s'en empara sur le sol même de Lusitanie, comme plus tard le pétrarquisme italien; mais cette double influence en affina l'essence sans la dénaturer. Ainsi la poésie de João de Deus se noue-t-elle directement à celle de Camoens, à travers un fossé de trois siècles. Le merveilleux élégiaque de *La Vie* retrouve le secret du Sonnet camonéen, négligé par Garrett.

Jamais, en aucun langage, dit Lopes-Vieira, dans un magistral article du *Seculo* de Lisbonne (8 mars 1930), la Femme ne fut adorée avec plus de ferveur religieuse, ni servie avec plus de divine louange. Le credo de João de Deus, ajoute le grand philologue-poète, pourrait se résumer en ces termes : Je crois en Dieu parce que la Femme existe.

De fait, João de Deus, à travers la Femme terrestre, ne cesse de voir et de chercher l'Ange. Il s'avère ainsi le petit-neveu de Dante, aussi bien que de Montemayor; car il est à la fois sensuel et mystique, ainsi que l'a dit João de Barros, à qui je vais emprunter la traduction d'un exquis petit poème extrait du Livre d'Amour.

Je ne sais ce qu'il y a de vague, — d'irrésistible et de pur — dans cet essor où je me perds — à ta recherche, Amour, dans cette envolée où j'aspire, — le baume, le parfum — dont l'essence, si elle existe, — ne peut être que celle d'une fleur impalpable. Oh! comme je te respire dans le vent orageux! Oh! comme tu me parais belle, — si je contemple la solitude de la mer, — lorsque le bleu du ciel — se confond avec ses vagues, — pareil à ton regard qui se pose — sur mes pauvres chagrins!

Quelle harmonie placide — alors peu à peu — conduit ma pensée — à de nouvelles régions, — donnant au rauque hurlement —

de la mer sous les rochers — le son des plus suaves et des plus douces prières! Ce monde m'apparaît alors — comme un temple immense. — La mer se fait encore plus profonde; — le ciel encore plus haut. — Ce que j'aperçois, en tout, c'est toi, ce regard muet!... Le monde, c'est toi et moi!

Chez João de Deus, le génie du pédagogue, inventeur de la *Cartilha maternal*, égale celui du poète. Cette méthode de lecture, exclusivement basée sur l'échelle naturelle des sons du langage, mériterait de faire le tour du monde. Emule des Froebel et des Pestalozzi, le Poète dut batailler ferme pour faire adopter officiellement sa découverte. Il eut la joie d'y réussir, et cela lui valut quelques ressources matérielles qui l'arrachèrent enfin à de trop pénibles besognes. M. João de Deus fils a pris à cœur de poursuivre, en apôtre infatigable et convaincu, l'œuvre inaugurée par son père. On lui doit la fondation de jardins-écoles modèles et du *Bairro escolar do Estoril*, conçu dans l'esprit de notre Ecole des Roches; on lui devrait même l'expérimentation d'une adaptation française de la *Cartilha maternal*, à laquelle j'eus l'honneur de collaborer, si trop d'obstacles ne s'étaient trouvés accumulés sur sa route.

A l'occasion du Centenaire, une plaque commémorative fut inaugurée sur la maison où mourut le Poète, et qui est encore habitée par sa vénérable veuve. En même temps fut posée la première pierre d'un monument à la gloire de celui que toutes les écoles de la République ont célébré à l'envi, comme le bienfaiteur de l'enfance et de la jeunesse en général. Le grand lusophile italien, fondateur de la *Société Camoens* de Naples, M. Antonio Padula, dont l'activité érudite s'est largement dépensée pour mettre en relief, en toute occasion, chacune des gloires portugaises les plus authentiques, a, dans un Mémoire dédié à la Faculté des Lettres de l'Université de Coïmbre, et enrichi de magistrales traductions, résumé les mérites exceptionnels de João de Deus, qu'il compare à Guido Cavalcanti.

Il n'y a pas à en douter : João de Deus est l'un des plus grands poètes d'amour qui aient paru en Europe, et pour le charme musical du verbe, seule une Rosalia de Castro, dans ses *Cantares* de Galice, peut lui être comparée.

Que cela est loin de l'intellectuelle sécheresse castillane! Miguel de Unamuno, dans ses Essais sur le *casticismo*, est le premier à nous le faire comprendre, et voilà pourquoi, en dépit d'heureuses tentatives de rapprochement entre les deux peuples voisins, le culte de leurs poètes, et notamment du grand Camoens, demeure encore, pour les Portugais, la meilleure sauvegarde de leur indépendance.

Que de choses nous sont enseignées sur la conception de l'amour portugais et sur l'élaboration des Sonnets de Camoens par le IV^e volume de *Camoens lyrique*! Avec la méthode précise qui le distingue et son sens critique particulièrement averti, M. Agostinho de Campos dissèque chacun des cinquante-six sonnets qu'il nous présente, et en esquisse, autant que faire se peut, l'histoire. Le texte est divisé en huit groupes, selon la nature des sujets traités par le poète : *Sonnets en prélude, Philosophie de l'Amour, Madrigaux, Adieux et regrets, Erreurs et mauvaise fortune, Amour ardent, Dinamene* (l'amie chinoise, noyée en mer), *Dieu, Vie et Mort...* De ce volume ont été pour la première fois soigneusement proscrits les apocryphes et, si les cinquante-six sonnets présentés ne sont pas seulement les meilleurs qu'ait produits le Poète, ils n'en comptent pas moins parmi les plus beaux, et ils ont été choisis pour figurer les principaux aspects du génie de celui qui les créa.

Essayiste et critique, au talent duquel nous aurons plus d'une fois l'occasion de nous référer, M. Hernani Cidade, en l'une des trois magistrales *Conférences* qu'il consacre à Camoens, à Garrett et à Gomes de Amorim, définit ainsi le génie du chantre des *Lusiades* :

Vibratilité infinie pour toutes les impressions du dehors. Camoens surprend et exprime les sensations plus ou moins agréables que lui font éprouver le mouvement, la forme, le son, la couleur.

Et il dénonce « la musicalité voilée, la mélodie en sourdine, lourde d'amertume », que font entendre tels ou tels vers.

C'est à l'atmosphère irisée des crépuscules portugais que les chansons du peuple ont emprunté leur charme nostalgique. Nourrie des mêmes éléments, la sensibilité de Camoens s'est

enrichie de nuances nouvelles à travers toute une vie d'aventures.

La guerre a ainsi permis à M. Salema Vaz de retrouver au plus profond de lui-même toute l'âme de sa race. Sa *Terre de personne* (No man's land), *redondilhas* de la grande guerre, révèle un parfait musicien du vers, apte à orchestrer, au jeu chantant des syllabes, toutes les vibrations d'une sensibilité affinée par l'angoisse de l'absence. La *Lettre à Marie*, qui termine le coquet petit volume, semble emprunter ses plus subtiles harmonies aux plaintes de la célèbre Religieuse portugaise.

Les merveilleux dons de ce poète s'amplifient et se précisent dans *Suavité*, à travers la broderie musicale de fines *redondilhas* encadrant des sonnets d'amour d'un timbre réellement camonéen. Le livre I^{er}, *Harpe lusiade*, nous fait entendre les diverses parties d'une véritable sonate en vers, à ravir Armand Godoy. Le livre II se compose de poèmes courts, qui disent l'éternelle insatisfaction du Désir humain et la volupté des heures qui passent. João de Deus aurait pu signer *Si j'étais celui que je ne suis pas*, et l'on ne saurait lire sans un frisson au cœur *Les Yeux des Morts*. M. Salema Vaz est un vrai poète et un virtuose du Verbe.

L'inspiration de M. Souza Machado est d'un tout autre ordre. Le Poète de Douleur néglige volontiers de joindre le lys ou la violette à l'œillet; il préfère, pour son bouquet, mêler quelques myosotis entrelacés de scabieuses aux chardons épineux. Ce qu'il nous offre, en un volume magnifiquement édité et illustré, ce sont vraiment des *Lambeaux d'âme*. Douce, désillusion, désespoir! Rien à tirer de la vie. Et que réserve la Mort? Junqueiro, Anthero do Quental, ce dernier surtout, ont frayé la voie. Junqueiro s'est repris, Anthero a succombé. M. Souza Machado a mis dans ses sonnets toute l'angoisse que nous fait éprouver ce monde de lucre et de stupre. Il a des cris poignants et qu'il faut savoir comprendre. Mais le devoir est de lutter jusqu'au bout, de garder la foi dans la vie.

Tentons de vaincre le désespoir et la douleur! a dit le *Don Juan* de João de Barros. « Action! action! » C'est par elle que Jésus fut saint. En elle sont toute force et tout amour fécond!

Dès 1906, Manuel de Silva-Gayo, qui n'est pas seulement un puissant artiste du verbe et un délicat lyrique, mais d'abord une des plus pénétrantes intelligences de la Péninsule, se préoccupait de faire jaillir du trésor de la Race tout ce qui pouvait s'y trouver d'universel, et tentait une interprétation inédite du personnage de D. Juan. Il en fait une force éternelle de la Nature. Ainsi, comme pour *Tristan*, la loi morale des hommes ne peut s'appliquer à D. Juan. Il incarne la toute puissance de la Vie et de l'Amour. Cette ivresse passionnée doit pourtant trouver sa limite et sa pénitence. Poursuivi d'un chœur de malédictions fatales, D. Juan est touché par le remords; il expiera et, pour se sauver, il lui faudra anéantir sur la terre toute trace de vie. C'est l'implacable duel de Pan et de Christ qui se déroule dans l'âme tragique du Séducteur.

Et c'est aussi tout le drame de l'âme portugaise. M. Raymond Bernard vient de publier aux Editions des Belles-Lettres une admirable traduction du poème de Silva-Gayo. C'est une révélation. Le texte est donné en regard de la version française, et tous les lettrés voudront posséder cette œuvre, où la facture classique se marie étroitement à la sensibilité la plus moderne.

MÉMENTO. — L'analyse des trois émouvantes nouvelles, tout imprégnées de nostalgie lusitanienne, que M. Augusto de Castro nous offre sous le titre d'*O Amor e o Tempo*, devait logiquement compléter cette chronique. Mais la place nous est mesurée, et il nous faut remettre encore à plus tard. De même, à notre très vif regret, pour les trois fringants volumes de M. João Verdades : *Um grande Complot internacional*, *Nuas et cruas*, et *O Ultimo Abencerage da galanteria*. Une verve endiablée, un impayable humour, une vivacité toute française animent ces chapitres et récits dialogués, où trépide le jazz-band galant de la société portugaise contemporaine : plages, palaces, lieux de plaisir, salles, salons ou simples appartements d'un immeuble d'aujourd'hui. Tout le champ de bataille de Don Juan ! M. João Verdades est servi par un talent très moderne et très sûr, et les Editions du *Século* ont fait en lui une recrue de choix. Avec M. Orlando Marçal, nous aurons à situer toute une œuvre de conteur et de poète, aimantée par le paysage portugais. Il serait intéressant de la confronter avec celle de M. Ramon Otero Pedrayo

de Galice : *Os Camiños da Vida*. Le fascicule II d'*O Soneto Neo-Latino* est digne du premier. Le sonnet ne saurait mourir. *Portucale* (janvier 1930) donne une forte étude d'Ezéchiel de Campos sur le *Problème de l'Electricité*. *Celtiga* continue d'exalter la Galice à Buenos-Aires. Il y a un génie de l'Atlantique.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

P.-M. Bykov : *Les derniers jours des Romanov*, Gosisdats, 1930.

La déportation en Sibérie de Nicolas II et de sa famille et leur exécution à Ekaterinbourg nous ont valu déjà un nombre assez grand d'ouvrages dont quelques-uns, le livre de M. Gilliard et celui du juge d'instruction Sokolov, entre autres, basés sur une documentation solidement établie. Sauf ces deux ouvrages, auxquels on se réfère le plus souvent, il en est d'autres de moindre valeur documentaire, mais qui contiennent des détails intéressants. Rappelons le livre de l'amiral Diederichs, celui de Pankratov : *Avec l'Empereur à Tobolsk*, celui de la fille du docteur Botkine, médecin de la famille impériale, qui fut exécuté en même temps que les souverains russes, qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Le livre de P.-M. Bykov : *Les derniers jours des Romanov*, que vient de faire paraître le Gosisdats, contient, bien que venant après tant d'autres, quelques détails nouveaux et intéressants sur la vie de la famille impériale en Sibérie et en Oural. L'auteur a eu à sa disposition un document inédit : le journal du soldat Matveiev, qui faisait partie de la garde attachée aux Romanov.

D'après le témoignage de Matveiev, la vie de la famille impériale à Tobolsk était très large et très douce. Le gouvernement provisoire, qui avait exilé les Romanov en Sibérie veillait à ce qu'ils ne manquassent de rien. Nicolas et les siens pouvaient disposer librement de leurs capitaux, qui se trouvaient en différentes banques, en Russie, capitaux évalués à quatorze millions de roubles.

Tous les produits pour la table des Romanov, écrit Matveiev dans son journal, étaient achetés au marché, et si quelque denrée manquait au marché, du sucre, par exemple, les moines et les